

# Bernadette FERREIRA

**Date de l'entretien :** 4 juin 2009

**Lieu de l'entretien :** Sainte-Foy-la-Grande, 33220

**Enquêteur :** Anthony ETCHART

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

***ANTHONY ETCHART - Donc, nous sommes le 4 juin 2009 à Sainte-Foy-La-Grande en compagnie de Bernadette Ferreira et nous réalisons une étude de... un recueil de mémoires... des immigrés, sur la mémoire des immigrés portugais.***

**Donc, Bernadette, je vais vous demander de vous présenter.**

**BERNADETTE FERREIRA** - Alors, je m'appelle Bernadette Ferreira, je suis fille de portugais, de père et de mère... je suis née à Bergerac, en Dordogne, en 1955 donc j'ai 54 ans.

**D'accord, donc on va commencer un peu... par le récit bah de la vie de vos parents au Portugal, donc savoir ce qu'ils faisaient, comment ça se passait.**

Donc, je ne vous parlerai que de ma mère, puisque je n'ai été élevée que par ma mère, qui a immigré... de... du Portugal... elle est native de la région de Bragança qui se trouve au Nord-Est du Portugal, qui est une région montagneuse... extrêmement rurale... Elle est arrivée ici en 1952, elle avait 40 ans, elle était... mère d'un petit garçon de 8 ans et... elle avait dans ses bagages, sa mère qui avait 82 ans.

### **D'accord, et qu'est-ce qu'elle faisait au Portugal ?**

Elle était... on va dire... employée agricole... C'est-à-dire, plus précisément, journalière.

### **C'est-à-dire journalière ?**

Elle travaillait selon... les besoins de l'employeur, c'est-à-dire un jour il y avait du travail, un autre jour il n'y avait pas de travail.

### **D'accord et donc pour quelle raison, en fait, elle a quitté le Portugal ?**

Alors il y a différentes raisons... vous imaginez qu'une femme de cet âge-là qui immigré à 40 ans en France, c'est effectivement pour des raisons économiques, à savoir que en 1950 le Portugal était un pays très pauvre... très fermé avec Salazar et donc raison économique...

Il n'y avait pas de quoi manger et puis il y avait une autre raison qui me paraît très, très importante c'est que... à l'époque, il y avait beaucoup de femmes qui étaient ce que aujourd'hui on appelle des mères célibataires, mais qu'à l'époque on appelait fille-mère et... qui faisait qu'elles avaient souvent un, deux, trois enfants à élever seules, puisque l'obligation de la reconnaissance de paternité n'existait pas et que le Portugal était un pays très, très, très catholique et ma mère a énormément souffert du fait qu'elle avait ce qu'on appelait un bâtard, puisque bon, son fils n'était pas reconnu par l'homme qui l'avait conçu et... dans ces régions extrêmement reculées, dans les années 50 au Portugal... on était très, très, très mal vue, la vie au quotidien était impossible pour ces femmes qui étaient nombreuses mais qui avaient fauté au nom de dieu... donc... Poussée par les raisons économiques, poussée par la honte d'être fille-mère, puisque c'est comme ça qu'on appelait... ces femmes-là qui étaient, je le répète nombreuses... Elle est arrivée ici à Bordeaux.

### **D'accord et pourquoi cette destination, pourquoi la France... ?**

Alors pourquoi la France, d'abord parce que déjà... il y avait pas mal de Portugais qui arrivaient en France. Ensuite... L'immigration se faisait, du moins dans cette région du Portugal, par réseau, c'est-à-dire par village. Il y avait un village, il y avait quelqu'un qui avait immigré qui s'était installé quelque part en France, donc on avait une adresse et on pouvait par... cette adresse, atterrir à un endroit où on serait accueilli sans trop savoir, parce qu'évidemment, il n'y avait pas de papiers, c'était des sans-papiers.

### **D'accord et au niveau du voyage, ça s'est passé comment ?**

Beh ça a été très, très difficile... d'abord parce qu'il faut préciser que à cette époque-là... au Portugal... la grande majorité des Portugais ne savaient ni lire ni écrire... donc... c'est un gros handicap quand on veut immigrer. Et ma mère... vient donc d'une famille... très, très pauvre... où... elle n'avait pas de nom c'est-à-dire que... dans ces villages, vous étiez... la fille de « Paul » et de « Maria » du... « nom du Hameau » et donc vous pouviez vous appeler « de la cabane », ou... peu importe. Sauf que vous n'étiez pas enregistré administrativement à la mairie. Légalement, on connaissait... ben la fille de Paul et Pierre, qui avait tel nom « Maria », et... quand elle a voulu immigrer, elle n'avait pas de nom. Donc il a fallu que... la mairie lui octroie un nom, donc pour faire les papiers, ne serait-ce qu'avoir un passeport... même touriste, ben y'a de l'attente et y'a de l'argent, à payer. Donc il fallait trouver de l'argent pour payer les papiers. Et il fallait trouver de l'argent pour payer les passeurs. Parce que quand on... quand elle a débarqué ici, avec un enfant de 8 ans et sa mère qui en avait 82... sans savoir lire ni écrire, beh il lui fallait quelqu'un qui la... lui fasse passer les frontières. Et donc elle est venue... ben comme beaucoup, un peu en train et un peu à pied.

### **D'accord et quand elle est partie, elle pensait revenir au Portugal, quelques années après ou comment elle se voyait en fait ?**

Non jamais, elle ne voulait plus jamais revenir, elle avait beaucoup trop souffert... Ben, de la mentalité extrêmement étroite... où on désapprouvait sa manière de vivre

ou d'être plus facilement, plus clairement. C'est-à-dire le fait que elle était fille-mère et que donc elle avait fauté et elle se sentait coupable et tout le temps, tout le temps, en train de se cacher parce qu'elle avait honte et elle n'avait jam... elle ne voulait jamais revenir dans son pays. Elle est revenue une seule fois.

**D'accord et vous avez... elle a laissé des gens de la famille ou des amis là-bas ?  
Ça a été dur de partir ou pas du tout ?**

Ça a été très, très, très dur de partir... Bien sûr, parce qu'elle a laissé notamment toute sa famille et notamment une sœur, qu'elle aimait énormément, qui plus tard l'a rejoint... qui elle aussi était fille-mère... mais bon, pour des raisons économiques, elles ne pouvaient pas partir ensemble. Et donc, il y a eu ce que l'on appelle la « Saudade », qui est un espèce de blues portugais qui faisait que ma mère a passé des jours et des mois et des années à pleurer, parce que il y avait la nostalgie de ce... de ce lien affectif très, très fort avec... certains membres de sa famille... mais le Portugal pour elle se réduisait au village, elle ne connaissait pas Salazar, elle n'en avait jamais entendu parler.

**D'accord et vous savez quelle dernière image, elle a gardé du Portugal ?**

Les montagnes et les cailloux. Elle me l'a dit et répété... toute sa vie, les montagnes et les cailloux.

**D'accord, bon donc au niveau du voyage après il y a eu des soucis... ?**

Ben, quand elle est arrivée ici... elle est arrivée à Bordeaux et... il y avait un taxi qui l'attendait et elle a... c'était minuit ou deux heures du matin et il l'a amenée directement au milieu des bois dans une maison en terre battue, avec sa mère et son fils... Il y avait pas de voisin, y'avait pas de village, y'avait pas d'épicerie et le lendemain matin quand elle s'est réveillée, ben il y avait toujours sa mère et son fils et il y a un monsieur qui est arrivé qui parlait portugais et qui lui a dit que, bon, ben pour payer son voyage, il fallait qu'elle travaille et donc elle s'est retrouvée pendant

un an et demi à couper de la bruyère. Alors pourquoi on coupait de la bruyère à cette époque-là, c'est parce que c'est ce que l'on faisait comme litière pour les vaches. Voilà, donc vous pouvez imaginer...

**D'accord et donc... durant le voyage entre le Portugal et la France, il n'y a pas eu de soucis... particuliers ?**

Ben, elle ne m'en a pas vraiment parlé. Je sais qu'elle était très, très, très fatiguée, qu'elle avait très peur parce qu'il fallait se cacher... qu'elle avait... comment dire, elle disait que elle pensait qu'en étant avec son fils et sa mère elle était moins soupçonnée d'être une immigrée illégale... Donc je sais qu'elle s'est cachée... et elle me... je me rappelle que elle m'avait dit que... mon frère avait 8 ans à ce moment-là et... à un moment donné, il pleurait, elle m'a dit, « *J'avais pris un mouchoir et je lui avais posé sur la bouche pour pas qu'il... pour pas qu'il pleure, pour pas qu'on entende ses cris* ». Et puis... ils ont voyagé de nuit, donc... elle racontait que, ben les douaniers fermaient les yeux. C'était l'expression qu'elle avait... qu'elle a employée mais sinon, non, elle n'a pas eu de problème, elle n'a pas été arrêtée... Elle disait qu'il faisait froid, que il fallait marcher, que mon frère s'endormait, qu'il était lourd et puis que ma grand-mère était très âgée et puis qu'ils n'arrêtaient pas de pleurer, quoi.

**D'accord et pour votre grand-mère également, ça a été dur de quitter le Portugal ou...?**

L'horreur, l'horreur, l'horreur, parce que... rien n'était pareil et... des détails qui peuvent paraître des tout petits détails mais... notamment le manger, la nourriture, les habitudes, la langue, on ne parle pas pareil, le climat qui est quand même différent malgré tout, la nature qui est différente, c'est-à-dire qu'ici il y a des forêts, il y a des arbres... donc on peut trouver ça très beau mais quand on vit au milieu, c'est l'ombre, c'est l'humidité, c'est... la boue, c'est le froid. Et la nourriture, ben c'est manger du fromage et je peux vous raconter une anecdote qui a duré très longtemps... J'avais 10 ans et encore à table ça se passait comme ça : quand on servait un fromage qui pouvait être du bleu ou du roquefort.... à table on enlevait

tout ce qui était bleu parce que ça c'était pourri et donc les Français aimaient ce qui était pourri donc on enlevait ça. Pareil avec les champignons... aujourd'hui... le cèpe est devenu... le champignon royal, à l'époque on disait que vraiment, les Français aimaient ce qui était sale, pourri parce que c'est mou, parce que c'est visqueux, donc on enlevait tout ce qui est... sur le champignon pour ne manger que quasiment la peau, voilà.

**D'accord [rises], et... et au niveau du français, l'apprentissage du français, ça s'est passé comment pour votre mère ?**

Alors... ma mère donc a vécu... elle est arrivée à 40 ans, elle est décédée à 82 ans et donc vous imaginez, 42 ans en France et pour... vous parlez, elle vous disait toujours, « *N'oublie pas de prendre le bilou* ». Donc c'était ce que l'on appelle du franco-portugais... jamais, elle n'a pu parler correctement le portugais ni le français, et je dis bien le portugais ni le français, parce que si je suis ici c'est aussi pour témoigner de la culture qu'on reçoit de... d'immigrés portugais illettrés qui ne connaissent pas leur propre langue et qui donc ne peuvent pas apprendre la langue... de leur pays adoptif, donc elle n'a jamais pu maîtriser, parce qu'elle ne savait pas parler correctement le portugais donc il y avait certains termes qu'elle ne pouvait pas traduire en français parce qu'elle ne... elle les ignorait dans la langue... portugaise.

**D'accord. Et vous, vous êtes née en fait combien de temps après l'arrivée en France ?**

Alors moi, je suis née trois ans après l'arrivée de ma mère en France... Là elle avait changé de lieu, elle habitait dans un petit village de la Dordogne, tout petit village d'une centaine d'habitants, où elle était... domestique agricole... toujours avec... son fils et ma grand-mère et je suis née à ce moment-là d'un... d'un père portugais qui était déjà installé... en France depuis une vingtaine d'années et... qui ne m'a jamais reconnu. Mais... vu que tout ça s'est déroulé dans un village... bien sûr tout le monde connaissait mon père et tout le monde connaissait l'histoire.

## **D'accord et donc... vous au niveau du portugais, vous avez pu l'apprendre facilement ou...?**

Alors moi... c'est très... c'est très complexe dans la mesure où à la maison... la langue portugaise était interdite. Il était formellement interdit de parler portugais par les hommes. Parce que ma mère, donc, avait deux enfants, avait une grand-mère et son fils a grandi, donc dès l'âge de 10 ans... il ne parlait plus le portugais et elle avait deux frères qui l'ont rejoint et qui étaient devenus les hommes de la maison.

Donc, il y avait donc trois hommes, y'avait un petit homme qui était mon frère qui ensuite est devenu ado et ensuite homme, mais pendant toute cette période, déni total du portugais. Quant aux deux autres qui étaient les frères de ma mère... et qui habitaient dans la maison et qui étaient devenus donc les maîtres de la maison... le portugais était une langue interdite parce que c'était la honte... Être portugais c'était... venir chercher à manger, c'était... voler le pain des Français. Donc, on se devait de parler français, d'apprendre les habitudes françaises, la culture française et de oublier qu'on vient du Portugal, oublier qu'on est portugais... quitte à se teindre les cheveux, quitte à se défriser... s'habiller comme des Français et parler comme des Français, c'était très, très, très important de surtout qu'il n'y ait aucune trace de là où on vient.

Alors, ce qui est paradoxal, c'est que par ailleurs quand je vous disais les immigrés... l'immigration de cette époque-là, années cinquante, soixante se faisait par réseau, ce qui veut dire que quand ma propre famille, ce que j'appelle ma famille, a été...s'est installée dans la région, tout un tas de familles, mais c'était des... des... des... j'allais dire des centaines, peut-être pas, mais des bonnes dizaines de familles, débarquaient pendant... pendant des années ,femmes, enfants, valises, jeunes, vieux, direct dans la famille Ferreira, qui devenaient un point... d'accueil.

Ce qui signifiait que tous les dimanches, je parle que du dimanche parce que le samedi on travaillait et le dimanche aussi mais on faisait les... la... la grange, c'est-à-dire on s'occupait des bêtes et après on avait le dimanche pour nous, après la

messe bien sûr. Et tous les dimanches, c'était fête portugaise. Là... on parlait portugais, on dansait portugais, on chantait portugais et on parlait des... on échangeait toutes les nouvelles du pays, les lettres, les photos... et tous les cancans bien sûr, parce que ça, ils en raffolent. Et... et donc le dimanche était au portugais, mais dans la semaine, on était au français, voilà.

Et ça se traduisait, je vous parlais de la nourriture, par exemple à la campagne on tue le cochon. Donc chez nous, on tuait le cochon, on en est arrivés à en tuer jusqu'à cinq. Parce que ça, on distribuait. Donc on faisait le cochon à la mode française, donc saucisses, pâtés, jambons... etc. Et, on faisait le cochon à la mode portugaise ! Donc on faisait « o chouriço », « o posanto », enfin on faisait tout un tas de de nourriture portugaise, comme à la mode portugaise.

Et donc quand les Français venaient manger, bien sûr, c'était la nourriture française et on leur faisait goûter notre nourriture à nous... portugaise. Mais c'était... c'était fait d'une manière extrêmement timide, c'est-à-dire, on ne le faisait que quand les Français nous le demandaient. On ne le proposait pas spontanément, parce que on ne voulait pas déranger et que de toute manière, la nourriture des Français était toujours meilleure que celle des Portugais.

### **Ça c'est ce que vous pensiez ? Ou...**

C'est ce qu'on disait ! C'est comme ça que ça se traduisait. C'est-à-dire que je n'ai jamais vu mes parents offrir spontanément un bout de chouriço. Mais par contre très fier quand un Français demandait... à manger... à goûter... du chouriço et complimentait sur... la qualité... je sentais bien que ma mère, ma tante, les hommes, étaient très fiers... ben de faire goûter quelque chose qui était bon.

### **D'accord et donc vous comment vous avez découvert la culture portugaise ? Donc au travers du dimanche apparemment ?**

Voilà. Et puis à travers les femmes, parce que comme c'était interdit de parler... portugais, donc je vous disais qu'il y avait toutes ces fêtes et donc, il y avait aussi

des rencontres, parfois le soir parce qu'on n'avait pas de télévision et on était pauvre, même en France. Donc, on faisait tout... on faisait le beurre, on faisait le fromage, on faisait le poulailler, on faisait les bêtes, on faisait le potager et on faisait les conserves donc l'hiver, l'été ben c'était... j'sais pas, c'était une ruche quoi ! C'est-à-dire que, bon, les autres femmes venaient et on faisait des conserves pour nourrir toutes les familles... pour... pour... la... la saison de l'hiver.

Et donc, quand les femmes étaient entre elles, elles ne parlaient qu'en portugais et elles ne parlaient que de leurs histoires de cœur quoi, c'est-à-dire, bon beh, le fait que la plupart était enceinte systématiquement, donc il y avait une ribambelle de mômes et comment on allait les nourrir et... et que Dieu, il voulait... que on ait autant d'enfants que ça et que, bon, il y avait l'inter... la contraception était interdite, puisque, bon, tout était commandé par Dieu et les hommes étaient la parole de Dieu, donc on ne pouvait pas dire non à un homme, puisque bon, c'était Dieu. Donc chaque fois qu'il y avait un rapport, ben les femmes étaient enceintes et c'était le gros, gros, gros problème à l'époque, parce que, ben j'connais des familles, il y en a eu jusqu'à 18 enfants. Alors c'est joli mais... comment on les nourrit ? Surtout, quand on n'a pas d'argent...

Donc là... alors bien sûr, là, il y a le côté dramatique, mais il y avait aussi le côté où on riait, où on chantait, où on racontait énormément de plaisanteries. Parce que même si le Portugais paraît austère, il aime beaucoup rire et surtout entre femmes. Et il y avait une intimité qui se créait qui fait que la langue, je l'ai apprise un peu comme le patois, c'est-à-dire vu qu'elles ne parlaient pas le vrai portugais, elles parlaient le patois, mais moi ça me faisait rêver. J'étais une gamine, là, au milieu de toutes ces femmes et elles parlaient du Portugal et je peux vous dire que ça me paraissait... mais loin, mais loin, mais loin. J'avais l'impression que c'était... mais à l'autre bout du monde quoi !

Et donc, petit à petit, j'étais très fière quand j'apprenais... ben les chansons portugaises parce que bon moi j'ai pas eu droit à Cendrillon, Walt Disney et compagnie, parce que... les contes français, ma mère ne les connaissait pas. Donc moi, mes contes, ben c'est les histoires du Portugal et en grandissant... ben je me

suis prise d'amour pour cette langue, mais toujours avec le fait que quand j'étais gamine, enfin à 10 ans, j'étais quand même à l'école la « portos », parce que j'avais les cheveux frisés et épais. Enfin pas une gueule de Suédoise quoi !

**Ouais. C'était dur le regard, quoi, par rapport aux jeunes et tout ça, dans les écoles ?**

Ah ouais, ah ouais. Moi je trouvais ça très, très, très dur. Très dur, d'une part parce que, bon, je n'avais pas de père, donc à l'époque, vous étiez la bâtarde. Et deux, parce que j'étais portugaise et portugaise, ça voulait dire pauvre, et pauvre à l'école, ça veut dire que toute... que tous les vêtements que vous avez, c'est des vêtements que portent les riches, ce que l'on appelait les riches, aujourd'hui ce serait petite classe, mais à l'époque c'était les filles de riches c'est-à-dire les dames... bienfaitrices, puisque elles étaient catholiques, apportaient les vêtements aux enfants, que ma mère et ma tante... raccourcissaient. Alors j'ai raccommodé etc... Et que je portais et donc, les filles à l'école dans un petit village me disaient, « *Ah beh tiens, ça c'est ma robe !* », « *Ah et ça c'est marrant c'est ma tante qui me l'a offerte, c'est ma robe !* ».

Et en plus, comme vous étiez portugaise, ben vous étiez pauvre et donc les autres, se considérant de toute manière un peu plus riche, c'était humiliation sur humiliation... Des scènes, mais d'une cruauté énorme, énorme. Vous faire mettre à genoux... vous tirer... j'avais les cheveux longs, parce que la coutume au Portugal voulait que les femmes et les jeunes filles ne se coupent pas les cheveux parce que les cheveux étaient considérés comme... Alors, c'était dans cette région, hein, je précise, et de cette croyance-là quoi, et les cheveux étaient considérés comme la richesse de la femme et quand on se coupait les cheveux ça voulait dire qu'on était une fille de mauvaise vie, qu'on se prostituait. Donc, moi à l'âge de 10 ans, j'avais toujours mes cheveux de quand j'étais née. Et j'ai les cheveux très épais et j'avais les cheveux très longs et le bonheur de tous ces gamins français, c'était de me traiter de « Portos » et de me tirer les cheveux jusqu'à ce que je me mette à genoux, en me

disant, « Répètes après moi... Je dois tout aux Français... je remercie le patron. Répètes après moi ! »

**D'accord, bon, et donc, en fait, en découvrant la culture portugaise le dimanche avec l'esprit festif et en vivant ça au quotidien à l'école... vous avez quelle vision du Portugal ? Vous avez envie d'y retourner ou vous ne compreniez pas pourquoi ils étaient partis, ou je sais pas, quelle vision vous aviez ?**

Alors ma mère donc... enfin toute la famille était dans la « Saudade », dans la nostalgie de ce pays. En même temps, elle n'y revenait jamais, elle ne comptait pas y revenir, elle ne voulait plus avoir à faire avec ce pays. Mais les hommes, dont mon oncle, donc son frère, revenaient régulièrement au Portugal, une fois par an minimum. Et là il revenait avec la valise en carton pleine, et alors il y avait plein de choses qu'il n'y avait pas ici.

Alors, bon, bien sûr il y avait le « choriçou », il y avait l'or, parce que l'or était le symbole de la richesse et c'était de l'or un peu rouge et on avait... les femmes qui... comment dire... pour montrer qu'elles avaient réussi, on était riche quand on avait ce que l'on appelait le cordon, qui est une sorte de collier... en or rouge... qui venait je pense... de ce que l'on appelait « les Afriques », c'est-à-dire de l'Angola, mais qui était beaucoup moins chère qu'en France. Donc il rapportait... alors bon, parfois, ça pouvait être une petite gourmette, une petite chaîne, un or et c'était l'extase... il rapportait des foulards, il rapportait des reliques de saintes et surtout il rapportait de la musique.

Alors c'était que de la musique folklorique mais extrêmement... comment vous dire, chanson d'amour déchirante avec le « coração »... il... Alors on mettait ça sur le tourne-disque, c'était des petits 45 tours et c'était, ou c'était des 33 même... sur le tourne-disque et on écoutait ça et je me souviens que quand on écoutait ça... ça pouvait être le soir, quand on faisait les conserves et comme on avait... enfin les hommes ne dansaient pas, les femmes prenaient le balai et on dansait avec le balai... en écoutant ces musiques là et bien sûr on pleurait, etc... Donc une image du

Portugal, d'un pays où... il y a de la mélancolie puis en même temps... une vie complètement différente d'ici.

Donc je rêvais de ce pays, je rêvais et j'en avais honte en même temps. Je me disais, par rapport aux Français, j'avais honte parce que, bon beh, je disais, « *Ouais j'suis portugaise, j'suis pas normale, j'suis pauvre* » etc... Et en même temps je me disais, « *Rahh ça doit quand même être merveilleux ce pays !* », et je ne doutais pas que la raison pour laquelle était venue mes parents, c'était parce que, bon ben, c'était trop dur là-bas. Donc... moi je me disais, ben, si j'y reviens, ben j'y reviendrais en conquérante, je... C'était quand j'avais 12 ans que je me disais ça.

### **D'accord et donc comment s'est passé, beh, votre vie, vous, après donc, l'école, et ce que vous avez fait plus tard, un peu ?**

Alors l'école... ben comme je vous disais, les femmes ne savaient pas lire, ne savaient pas écrire, donc moi je me suis dit, « *Et ben je saurai lire, je saurai écrire et je ferai des études* ». Sauf que... les études, dans ces familles-là, c'est extrêmement mal vu. Alors je suis arrivée à l'âge de 10 ans, juste un peu avant 10 ans, et évidemment j'étais première à l'école, je voulais tout apprendre et je voulais être excellente, je voudrais... je voulais être excellente parce que j'étais fille de Portugais, donc fille de pauvre et qu'il y avait des enfants qui avaient... qui étaient considérés comme riches et que moi je voulais être meilleure que les filles de riches, donc j'étais première.

Là... je devais rentrer en sixième, sauf que, un, j'étais portugaise donc je n'avais pas la nationalité française, vous n'avez pas la nationalité française, vous n'avez pas les bourses. Je n'avais pas les bourses, je ne pouvais pas aller au lycée, ce n'était pas possible, car mes parents ne pouvaient pas payer. Donc il a fallu que je fasse ce que l'on appelle la naturalisation, et pour faire la naturalisation, il me fallait les documents du Portugal.

Mais, comme je vous l'ai dit au début, j'avais pas de nom. Mon nom, on ne pouvait pas le justifier, donc il a fallu revenir au Portugal, un des hommes est allé au Portugal, est allé chercher les documents, a essayé de prouver que j'étais bien la

fille de ma mère et que même si on n'avait pas le même nom... puisque elle était déclarée fille de Paul et de Maria, par exemple... et que on avait rajouté Ferreira. Bon il a fallu prouver mon nom, ça, ça a été long. Ensuite il a fallu que je sois naturalisée, et ensuite il a fallu... comment dire faire accepter aux hommes de la maison que je pouvais aller à l'école et que je pouvais faire des études, parce que la grande hantise de tous ces Portugais immigrés illettrés, c'est le fait que, quand on allait à l'école, on ne croyait plus en Dieu, et si on ne croyait plus en Dieu, on allait aller aux enfers.

Et il...comment dire, pour argumenter ce...cet...ce propos... ils citaient des cas de jeunes dans leur village, des jeunes hommes puisque c'était que les hommes qui faisaient des études, essentiellement, puisque c'était, ou l'armée, ou chez les curés qu'on pouvait aller à l'école. Les hommes... racontaient que, oui, il y avait un jeune de leur génération qui avait fait des études, qu'il était revenu, et qui tenait des propos incohérents, comme quoi, bon beh Dieu n'existait pas, et que oui, on avait le droit de se défendre, etc... Bref, des propos que aujourd'hui on considèrerait comme révolutionnaires... alors que c'était tout simplement peut-être une réflexion... toute simple de, qu'est-ce que l'univers ? Qu'est-ce que l'homme ? Qu'est-ce que Dieu ? Ce qui fait que, il ne fallait pas faire d'études. Donc il y a eu mon institutrice qui est intervenue et qui a fait tout un tas de démarches pour que je puisse rentrer en sixième.

Donc là j'étais pensionnaire en habitant à six kilomètres de chez mes parents. Et la raison, c'est que il n'y avait pas de moyen de locomotion. Il n'y avait pas de bus et mes parents ne savaient pas conduire. Donc, je me suis retrouvée pensionnaire et pour moi c'était un monde, mais complètement nouveau, vu que, bon, j'habitais au milieu des bois et je n'avais pas l'habitude de voir autant de jeunes autour de moi, et des jeunes de la ville qui me paraissaient, mais, extrêmement délurés... Les filles allaient prendre leur douche en petite culotte et petite chemise, c'était quelque chose qui me paraissait, mais scandaleux, scandaleux, elles avaient 10 ans, et moi aussi d'ailleurs...

Parce que le corps était tabou, je n'ai jamais... on n'avait pas de douche, mais je n'avais jamais vu le corps de ma mère nu ou le corps d'un homme nu ou même en

short... je m'étais jamais mis en short... je sais pas nager parce que... le maillot de bain c'était... provoquer les hommes de se mettre un maillot de bain, donc je ne sais pas nager puisque, bon ben, c'était interdit de mettre en maillot de bain. Et à la campagne je n'avais jamais de short, à la rigueur une jupe, et dès que je suis arrivée à l'âge de 12 ans... je me souviens que, à table, assise, dès qu'il y avait un homme qui arrivait, hop il fallait recouvrir le genou pour que, surtout, il ne voit pas le genou. Je ne sais pas quel effet cela pouvait lui faire, mais bon... on craignait manifestement.

Donc il y avait toute cette histoire et il y avait d'autres filles portugaises que je voyais qui... ben, qui ramaient à l'école et qui à 14 ans étaient bonnes à Paris -on était bonnes, ou concierges- et qui revenaient habillées comme des princesses alors que moi j'en étais toujours à porter les vêtements, beh des unes et des autres qui n'en voulaient plus.

Mais en même temps, ça marchait à l'école et je m'accrochais mais... j'sais pas comment vous dire, une teigne j'étais quoi, c'est-à-dire que je voulais absolument faire des études et donc ça... le résultat de ça, au niveau de ma famille, c'est que d'un côté, ils étaient très fiers de la réussite... de mes études, parce que bon, sixième, cinquième, quatrième, troisième et par contre et ben... j'avais trahi, donc je devenais l'intelligente et à partir du moment où je suis devenue l'intelligente, tous mes rapports avec les hommes et les femmes... de toute la communauté portugaise, a changé.

### **Et vous étiez vraiment la seule de cette communauté à être à l'école ou...?**

Alors... non, j'étais pas la seule... comment dire dans cet endroit-là oui. On était très peu je pense que... enfin moi je n'en ai pas connu... Mais bon, mon lycée, on était 300 élèves, 300 ou peut-être 500 élèves. Ça paraissait énorme, mais c'était un tout petit lycée et puis bon... comment dire, c'est une toute petite ville et il y avait très peu de petit vil... enfin il y avait des villages, mais à l'époque on passait le certificat d'étude, le BEPC et on arrêtait les études, donc j'en ai... j'en ai pas connu m...

Ah, maintenant adulte, j'ai rencontré d'autres femmes de mon âge qui ont exacte... exactement eu le même parcours, qui ont fait des études en étant de famille portugaise aussi, mais par exemple dans toute ma famille ou dans toutes les familles portugaises que je connais, je ne connais pas une fille qui a fait des études. J'veux dire des études au-delà du... du lycée, hein, des études universitaires, sauf celles qui étaient déjà de milieux... intellectuels ou socialement... supérieurs. Oui, là oui, j'en ai rencontré... Même plus tard à la fac, mais par contre... de milieu pauvre... Mais c'était... bon, déjà la différence existait aussi au niveau des Français, il y avait peu d'enfants ouvriers agricoles ou ...employés agricoles qui faisaient des études supérieures.

**D'accord, et quand vous faisiez des études, vous saviez ce que vous vouliez faire plus tard ? Vous faisiez des études justement pour apprendre à lire, à écrire ?**

Ah non, mais moi j'étais une affamée, j'étais une gourmande. Enfin je suis une affamée, je suis une gourmande. Je dis, « *J'étais* », c'est faux, je le suis toujours et donc pour moi ça a été un monde les études. De découvrir qu'il y avait d'autres pays qui existaient, d'autres gens qui pensaient autrement, d'autres langues, d'autres musiques...

Mais je suis devenu, mais boulimique, boulimique, mais pas que les bouquins, je voulais tout voir, j'avais tout connaître, je voulais voyager, j'avais rencontrer des gens, j'avais voir d'autres cultures, j'avais lire, j'avais écrire, j'avais voir des films mais à... à Bordeaux à mon époque il y avait des festivals de films, quand j'avais 20 ans, qui duraient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Beh vingt-quatre heures sur vingt-quatre, j'étais allée voir les films, quitte à ne pas dormir, bon je ne le ferais plus aujourd'hui, mais à l'époque c'était, comment dire, rattraper tout le vide culturel qui y avait chez moi, parce que, bon, je vous ai parlé du côté quotidien, mais sinon il y avait pas un bouquin, pas une image, pas une photo, tout était pratique, je veux dire, il y avait aucune déco... sympa dans le sens... de faire rêver, de poser des questions, bon, etc...

Donc dès l'âge de 12 ans... c'est à dire avec l'éveil du corps... il y a eu l'éveil de la tête... en plus ça... ça tombais... juste après 68, j'avais vous dire... je dévorais et là, la fierté d'être enfin, la fierté, comment dire, la reconnaissance d'être portugaise est venue à l'âge de 17, 18 ans, au moment de la Révolution des Œillets. J peux vous dire, j'étais très fière d'être portugaise, parce que, bon, quand même, on avait fait une révolution où il y a eu trois morts.

**Et ouais, comment vous avez vu ça donc du coup cette révolution de l'extérieur ? Votre famille qu'est ce qui... comment ça s'est passé ?**

Alors pour ma famille et pour...et pour tous les immigrés que je connaissais ici c'était l'horreur, ça y est... les rouges allaient débarquer et ils allaient saccager les églises, tuer les vieux, parce que c'était des communistes, donc les communistes c'était la peste, c'était terrible, le pays allait être à feu, à sang... Tout allait changer et bien sûr en mal, on ne pouvait pas imaginer un mieux, donc... La terreur, la terreur. On avait peur de tout, de tout parce que les révolutionnaires étaient là et puis, bon, ils allaient tuer, voilà.

Pour moi, qui... parce que... faire des études c'était avoir de l'argent, donc moi... mes parents étaient hors de question qu'ils me financent des études, mais il était hors de question aussi que je parte en ville parce que si je partais en ville, j'étais une fille perdue, ce que... ce qui est évident quoi, on ne va pas laisser une jeune fille toute seule en ville faire des études. Donc à 17 ans, je suis allée à l'usine pour travailler et j'ai fait mes études beaucoup plus tard. Et à 20 ans, beh je travaillais et j'étais très fière de la Révolution des Œillets et donc, j'ai voulu aller au Portugal à ce moment-là. J'y suis allé à ce moment-là.

Et je peux vous dire que le peu de portugais que je connaissais, la langue, bon... je le parlais, alors tout le monde se moquait de moi parce que j'avais l'accent en portugais de là-haut, de Tras-os-Montes, de Bragança, parce que, Bragança, pour le Portugal, à l'époque, c'était mais, comment dire, le trou paumé de chez paumé, parce qu'il n'y avait pas de route donc... beh les gens ne connaissaient pas. C'était la montagne, les cailloux et puis des villages paumés. Voilà.

Donc, quand vous arriviez à Lisbonne avec votre accent de... de Tras-os-Montes, bon, tout le monde se moquait de vous, mais en même temps, on vous comprenait quand même. Donc là j'ai commencé à lire les journaux en portugais... à rencontrer des jeunes portugais et à parler du Portugal et à découvrir un peu la culture portugaise et entendre parler de Salazar, par exemple... dictature de Salazar, puisque moi, je... j'en savais rien ! On n'en parlait pas à la maison.

**D'accord donc c'était la première fois que vous avez vu le Portugal à vingt ans juste après la Révolution des Œillets ?**

Ouais.

**D'accord, donc vous en gardez plutôt un bon souvenir ?**

Ah ouais, ah ouais, c'était super. C'était vraiment... c'était... comment dire... Moi je voyais, bon, alors il y avait la génération de mes parents mais il y avait ma génération, j'avais 20 ans et 20 ans, je voyais, Portugais, Cubains, Angolais, Allemands, avec tout le monde, débarquer dans le pays, tout le monde, des jeunes, alors en stop, avec le sac à dos, vaillants comme ce n'est pas permis parce qu'on bossait en plus comme on n'avait pas d'argent... bon il fallait quand même... manger quoi...

Et puis on était... on était convaincus que quelque chose d'extraordinaire était en train de se passer. Et puis bon... moi je découvrais tout quoi. Je découvrais, bon, effectivement, l'idéologie, la révolution, etc... Mais je découvrais le pays. Et bon, j'étais dans le Sud, par exemple, j'en ai jamais entendu parler, je ne connaissais pas du tout et c'était vraiment... mais, extraordinaire parce que, bon, c'est sûr qu'on travaillait beaucoup, mais... Qu'il y avait des images qui étaient difficiles pour moi, oui, parce que, il y avait quand même... comment dire les, les, les personnes de la génération de mes parents, qui me rappelaient mes parents, donc... le côté... ben « un sou c'est un sou »... surtout ne pas en faire trop, ne pas se montrer, être

discret etc... Mais il y avait tous ces jeunes qui avaient soif de liberté et plein de rêves, quoi.

### **Mais vous avez pensé à y rester... quand vous y êtes allé comme ça ?**

Alors j'y ai pensé, oui, quand j'étais jeune. J'ai pensé y rester, j'ai pensé y rester... bon, parce que j'y suis allé en été alors imaginez le Portugal en été. Au printemps-été, c'est merveilleux, c'est très beau, tout est facile. Mais bon, il ne faut quand même pas confondre tourisme et immigration, c'est-à-dire, après une fois que vous y travaillez, qu'on reste dans le pays, on capte aussi les codes de la vie, la manière dont fonctionnent les gens, les... la mentalité, l'esprit etc... Et bon, quand même, les jeunes en France me correspondaient plus. Quelque part, j'étais plus française que portugaise donc... j'y suis restée quand même quelques mois, mais du genre trois mois, et après j'y suis revenue et j'y reviens régulièrement.

### **D'accord, et donc c'est là que vous avez repris vos études, en fait, après ce voyage au Portugal ou pas du tout ?**

Et ben non, alors moi j'ai... j'ai quitté l'école parce que je vous ai dit j'adorais ça donc j'ai quitté l'école parce que bon beh je ne pouvais plus continuer financièrement. Mais je m'étais dit que un jour je reprendrais des études, ça c'était sûr. Et une année, je me suis retrouvée à 28 ans au chômage, c'est la seule fois où je me suis retrouvée au chômage. Le bonheur. Le bonheur.

Pendant un an, vous êtes payés, vous payez... vous pouvez payer votre loyer et vous avez du temps. Et donc, là j'ai passé mon bac et comme je l'ai eu, à ce moment-là, je me suis inscrite à l'université et évidemment en portugais et en espagnol. Donc j'ai d'abord fait portugais et espagnol et là j'ai découvert l'histoire du Portugal, la vie du Portugal et bon j'y suis revenu souvent et... et j'ai pu poser un autre regard sur ma famille et notamment sur les femmes portugaises.

### **Et du coup, en grandissant, vous avez essayé de parler, donc avec votre famille, du regard que vous aviez ou... essayer de leur faire changer leur mentalité ou, je**

**ne sais pas, sur les points où vous étiez pas d'accord, il y a eu plus de conflits ou... Comment ça s'est passé ?**

Alors, ça s'est pas passé en termes de conflits. C'est à dire que... qu'il n'y a pas eu de grandes engueulades. Mais, dès l'âge de 20 ans... le fait que j'étais partie et que maintenant je travaillais et que... j'avais fait des études, il y a eu un fossé. C'est-à-dire que, bon, ben, j'étais la fille... qu'on accepte, bon, mais elle est bizarre... elle est bizarre et de toute manière, avec elle on peut pas parler, donc voilà.

Alors, on ne peut pas parler parce qu'elle ne veut pas se marier... parce qu'elle parle portugais... parce qu'elle aime le Portugal, parce qu'elle a des connaissances qu'on n'a pas... parce qu'elle n'a pas d'enfants, elle en veut pas. Alors ça, quand on est femme portugaise de la génération de ma mère c'est... c'est vraiment terrible c'est comment dire la négation de de la vie... et en plus je ne crois plus en Dieu... donc... je ne peux être que quelqu'un qu'on reçoit par devoir. Alors, comme on la reçoit par devoir, ben on ne lui parle pas, et en évoluant, au fil des années je me suis rendu compte, à 20 ans je pensais ça, à 30... 30-35, je me suis rendu compte, ben c'est qu'ils avaient peur. Ils avaient peur de moi. Les hommes avaient peur de moi.

Alors je peux vous dire que quand je m'en suis rendu compte, j'étais drôlement contente parce qu'ils m'avaient tellement terrifiée quand j'étais petite, que j'avais l'impression de prendre ma revanche. Après non. Mais sur le moment, je me suis rendu compte que ces hommes qui étaient vraiment, mais des coqs, parce que c'est des machos au Portugal, parce qu'ils ont tous les droits, parce que, bon, beh les femmes sont hyper humiliées, et quand je dis vraiment humiliées, battues... Ceux qu'on appelle les braves ici, que on pense qu'ils sont gentils, ils sont travailleurs, ils disent rien. Oui mais les Français ne vivent pas au quotidien dans... dans la... dans les familles des Portugais.

Mais de cette génération-là, de cet endroit-là, c'était l'horreur. Les hommes étaient l'horreur... ils avaient tous les droits. À tel point que quand même, quand il y a eu la Révolution des Œillets, il faut savoir que, une des premières lois, qui a été loi ou décret, qui a été promulguée c'est l'obligation de... de reconnaissance de paternité

pour les femmes qui... qui le souhaitaient, parce qu'il y avait tellement d'enfants qui n'étaient pas reconnus par... par leur père, que ça posait un problème. Donc ça a été quand même un truc important qui a été décidé.

Et quand je me suis rendue compte qu'ils avaient peur, bon, à ce moment-là je suis revenue vers eux d'une autre manière, c'est-à-dire beaucoup moins provocante, beaucoup moins insolente, beaucoup plus humble... Il n'y a pas eu de réconciliation avec les hommes. Il y a eu un rapprochement avec ma mère qui a été très difficile... parce que... parce que moi je revendiquais le fait que j'étais portugaise et que elle était portugaise et qu'il n'y avait pas de honte à ça et qu'au contraire on avait des choses à faire partager aux Français...

Que notre culture, c'est quand même une très vieille histoire au Portugal... il y a vraiment des auteurs, des peintres, des gens qui se...qui ont bousculé... le Portugal. Et donc, bon beh, petit à petit, avec ma mère, ma tante, il y a eu un dialogue... où on a pu parler des femmes portugaises et où elles m'ont parlé de... du fait que, par exemple, elles s'habillaient toujours en noir.

Pourquoi on est toujours habillé en noir, cet espèce de deuil qu'on porte... depuis de mère en fille, de fille qu'on transmet à sa fille, de cette... comment dire cette peine qu'on a à exister quand on est, beh femme de cette génération, où tout nous est interdit et... tous nos rêves sont écrasés et que des rêves on en a.

Donc là elles ont pu me parler de leurs rêves de quand elles étaient jeunes, de ce qu'elles vivaient ensemble, parce que c'était quand même dans ces villages, des... des tribus de filles, c'est-à-dire que, bon beh, le bal par exemple, c'était d'un côté les garçons, de l'autre côté les filles et donc, il y avait quand vous vouliez danser avec... quand un garçon voulait danser avec une fille, parce que bien sûr la fille ne choisit pas, il la regardait et lui faisait un clin d'œil. À ce moment-là, elle devait comprendre que, bon ben, il l'invitait à danser, pour vous dire les rapports qu'il y avait.

Mais entre filles, à ce moment-là, vous imaginez tous les cancans qu'il y avaient, tous les plaisirs, « *Et oui, t'as vu celui-là il te regarde* », « *Mais non c'est pas vrai* », « *Mais si je te promets, il est amoureux* », et elles me racontaient ça alors qu'elles avaient déjà 60 ans. Mais elles me parlaient de leurs rêves de jeunesse, le fait... bon,

elles m'ont parlé effectivement de la souffrance, mais du fait que, quelque part, elles m'enviaient, et quelque... d'autre part, elles avaient peur pour moi, enfin pour moi ou pour les femmes de ma génération, ce qu'on représentait, indépendantes etc... Et elles espéraient toutes qu'au Portugal, il y ait la même évolution, c'est-à-dire que les filles aient de nouveau des droits, en disant « *Non mais ça ne peut pas continuer, les hommes tyranniques comme ça* ».

**Voilà, donc... en fait je voulais savoir si vous reveniez souvent au Portugal maintenant ? Comment ça se passait votre rapport avec le Portugal, la communauté portugaise... voilà...**

Alors, je reviens régulièrement au Portugal donc depuis l'âge de 20 ans. Je peux dire qu'à peu près presque tous les ans... je reviens au Portugal... Je pense que je connais à peu près tout le Portugal, c'est-à-dire que j'ai de la famille, il me reste encore de la famille au Portugal, mais... j'ai voulu connaître les autres régions du Portugal, donc pour X raisons... prétextant n'importe, quoi.

Je... je suis toujours allée dans des régions du Portugal que je ne connaissais pas pour les découvrir et... bon maintenant je reviens souvent... dans le Nord... peut-être parce que, bon, beh, j'arrive à un âge où on a envie de... de se rapprocher de... de nos racines de... de, par exemple je peux rester... la dernière fois je suis restée une semaine dans le village de mon père... qui est un village perdu, aussi du côté de... de... de Bragance et j'avais envie de sentir qu'est-ce que... qu'est-ce que c'était cette jeunesse à cette époque-là, dans les vestiges de ce village. Parce qu'il y en a, parce que le propre des villages du Portugal, qui ont aujourd'hui, qui sont désenclavés, c'est-à-dire, à nouveau, il y a des routes, les rues sont pavées, c'est plus de la terre battue... c'est que vous avez... une juxtaposition entre les maisons des immigrés, qui sont des maisons tout en béton, très grandes... avec deux trois garages, des grandes pièces tout en béton. Et à côté les maisons de... d'autrefois, qui elles, sont abandonnées mais qui sont extrêmement belles, avec des colombages en bois.

Et par exemple, dans le village de ma mère... la maison de ma mère, la famille de ma mère, c'est une maison... où... il y a un étage, c'est-à-dire que dessous on mettait les bêtes qui chauffaient la maison et au-dessus, il y avait l'habitation et il y avait un balcon et par exemple, pour le balcon, eh ben se sont des branches d'arbres qui, encore aujourd'hui, existent et dans les murs, pour faire tenir les murs qui étaient en espèce de torchis, c'est pareil, ce sont des troncs d'arbres mais pas taillés... direct comme ça... avec des petites fenêtres en bois...

C'est ...c'est très, très, très joli, c'est très typique et... et devant, par exemple, parce que c'est du granit... le Nord. Et devant, vous avez la pierre, c'est du granit. Et devant vous avez une entrée, ben ça peut être un rocher... avec plusieurs pierres posées les unes à côté des autres, mais des pierres très, très grosses. Et aujourd'hui, quand on revient dans ces villages, vous avez ces deux mondes, le monde d'hier et le monde d'aujourd'hui qui se côtoient, y compris au niveau de l'architecture.

Et par exemple, on a un autre phénomène aussi c'est que ces vieilles maisons qui appartenaient à une famille, la famille qui a immigré va construire pas à côté, non, collé à cette maison-là.

Alors dans la maison d'autre fois, beh il va y avoir la mamie et dans la maison de... de... des immigrés, beh il va y avoir les parents, mes parents, les parents de... de... de ma génération qui ont rêvé de revenir au Portugal, qui ont construit leur maison pensant que les enfants allaient les suivre et le problème c'est que les enfants, ils sont nés en France, ou ils sont arrivés jeunes en France, ils ne parlent plus le portugais et ils sont mariés ici, ils ont des enfants ici et revenir au Portugal, dans un endroit où il n'y a pas de plage, où il n'y a aucune distraction, il n'y a aucune activité de loisirs ou quoique ce soit, parce que c'est... il n'y a que des montagnes et des cailloux, beh, on y revient une fois, mais on y revient plus ou alors très rarement, quoi.

Ce qui fait que ces personnes-là, aujourd'hui à la retraite, se retrouvent seules dans leur pays avec un problème qui est, bon, comme... qui illustre bien l'architecture qui est deux mondes différents.

Et ces mondes différents ont du mal à se à se... se côtoyer parce que les immigrés, à leur période d'immigrés, revenaient au pays, tous les ans, riches évidemment, en Peugeot, en Citroën, avec des beaux habits, etc...

Depuis le Portugal est rentré dans l'Europe, a eu de l'argent de l'Europe, s'est extrêmement développé, s'est extrêmement ouvert, la jeunesse de l'époque n'est plus la jeunesse d'aujourd'hui, ils font des études, la plupart des jeunes aujourd'hui font tous des études, au Portugal il y a énormément d'écoles.

Et donc ces personnes qui sont restées sur le passé, ben ne se retrouvent plus et comme en plus, comme ils ont été très arrogants à l'époque où ils étaient jeunes qu'ils revenaient au pays, ceux qui y sont resté n'ont... n'éprouvent pas une grande sympathie pour, les immigrés.

Ce qui fait qu'il y a énormément de problèmes, on va dire, d'intégration et là-bas, et ici, et donc moi quand j'y vais, bon beh, je... je... Le Portugal me manque j'ai besoin d'aller au Portugal.

Une fois que j'y suis, d'ailleurs c'est marrant, parce que une fois que j'y suis, par ex... La langue portugaise, je l'ai parlée en famille et je l'ai apprise à l'université et pourtant, autant quand j'arrive en Espagne, sans penser, je parle espagnol, autant quand j'arrive au Portugal je franchis la frontière portugaise et j'ai l'impression que je ne sais plus parler portugais.

Il me faut deux ou trois jours pour réapprendre le portugais, pour à nouveau parler portugais sans réfléchir, sans penser.

Et ce sentiment, je l'éprouve tout le temps, chaque fois que j'y vais. Et un autre sentiment qui naît, c'est que, bon, ici ça me manque, j'ai besoin de lire portugais, j'ai besoin d'avoir des infos portugaises, je veux dire, quand il y a un Portugais qui fait quelque chose qui est pas bien, j'ai honte.

Quand il y a un match de foot Portugal – France, bien sûr que je veux que ce soit le Portugal qui gagne, alors que le foot je m'en fous, mais alors à ce moment-là, c'est vraiment très important que le Portugal soit très fort. Quand, il y a une musique portugaise qui devient un peu connue, je la fais écouter à tout le monde parce qu'il

faut que tout le monde sache que, vraiment, le Portugal fait de la super bonne musique.

Et quand, je suis là-bas, je suis confrontée au quotidien des gens qui ont des... des attitudes encore extrêmement conservatrices, extrêmement peureuses... très... modèle américain. Ça me révolte, ça me révolte. Donc je suis mal, alors j'ai besoin d'y aller et en même temps, je m'y reconnais pas et eux ne me reconnaissent pas non plus. C'est-à-dire que je suis fille d'immigrés, et donc d'un côté, beh, ils sont contents que je parle leur langue, que je m'intéresse à eux, etc...

Et à nouveau, en même temps, je suis pénalisée par le fait que, « *Oui, non, mais moi je suis Française, j'ai fait des études, je suis d'ailleurs* », et donc, bon, on trouve jamais sa place. Ce qui est très, très délicat, mais c'est pareil pour ma génération, parce que, par exemple, mon oncle, donc le frère de ma mère dont je vous ai parlé qui revenait régulièrement au Portugal, à l'âge de 75 ans, il a décidé de mourir dans son pays. Ce qui est important, parce que, bon beh, quand on meurt dans son pays, ça veut dire que, quelque part, c'est là... on est toujours là-bas.

Donc à 75 ans, il a déménagé, c'est moi qui, dans ma petite Ami 6, ai fait tout son déménagement jusqu'à Fatima, où il a atterri dans un endroit qu'il ne connaissait pas du Portugal. Bon, c'était le Portugal, mais il ne connaissait pas cette région. Mais simplement parce que c'était Fatima et comme il était catholique, bon beh, il fallait être près de la Vierge et... au bout d'un mois et demi... Il était parti pour y rester définitivement et au bout d'un mois et demi, j'appelle chez moi et au lieu de tomber sur ma mère, je tombe sur son frère, mon oncle, qui me dit...

Je dis, « *Mais qu'est-ce que tu fais là ?* », et il me répond « *... Ben... je suis revenu* », j'ai dit « *Beh, comment ça t'es revenu ? Tu m'avais dit que tu déménageais définitivement !* », « *Beh, non, mais je suis revenu parce que c'est plus pareil* ».

Alors je dis, « *Mais c'est quoi qui n'est plus pareil ?* », « *Ah beh, on ne mange plus pareil* ».

Ce qu'il voulait dire c'est que sa nourriture de l'époque... de... de sa jeunesse, beh, aujourd'hui, au Portugal, on mange au Mac Do, donc il a... il s'y reconnaissait plus, il a

fait passer à travers le... la nourriture. Et moi je suis toujours dans cette situation aussi, c'est à dire... et je ressens que eux aussi me ressentent comme telle.

Et donc, bon beh, par rapport à la famille qui reste, beh, la famille qui reste là-bas, elle est en... comment dire, très représentative de toutes ces familles qui ont construit une, deux, trois, quatre maisons, toutes en béton, qu'elles ont meublées en étant ouvrier chez Citroën, en étant femme de ménage, en étant concierge, en se sacrifiant, etc...

Ils sont revenus là-bas mais ils ont pas créé de structure économique. Donc, bon ben, ils sont touristes, et ils sont très malheureux parce que leurs enfants sont restés ici en France ou en Allemagne, avec leurs petits-enfants. Donc, bon, je suis très mal à l'aise quand je vais au Portugal.

Quant à la communauté d'ici... beh, la honte d'être portugais... elle s'inscrit, elle est toujours inscrite, donc... par rapport à... aux autres Portugais que je connais, quand on dit que on est portugais, entre nous, il y a une comment dire, un des... des signes de reconnaissance... On est content.

Mais il y a le bon Portugais et le mauvais Portugais. Et le bon Portugais, c'est celui qui est travailleur et qui ferme sa gueule. A partir du moment où on a choisi un autre parcours, dont je suis, c'est-à-dire, bon beh, un parcours où je suis portugaise et je ferme pas ma gueule, même par les Portugais d'ici, on n'est pas vraiment bien perçu, on n'est pas bien accepté, c'est-à-dire que bon « *Oui, non, mais toi t'es différente...* », « *Ah oui mais toi, c'est un peu bizarre, c'est pas pareil, c'est pas pareil* ».

C'est pas pareil parce que, beh, on n'a pas été un bon immigré, comme les Français ont envie de nous voir, c'est-à-dire que, bon beh, faut qu'on soit travailleur, gentil et merci patron !

Donc moi je me retrouve avec des Portugais... de ma génération, qui ont... à un moment donné, eu une rupture avec leur milieu. Aujourd'hui, on n'est plus en rupture, mais on n'est pas non plus en harmonie, on n'est pas... on se rencontre, on peut se parler mais ça reste en surface.

**D'accord. Donc, maintenant, on va revenir en fait, beh, à ce que vous faites maintenant... voilà, vos activités... votre vie actuelle en France...**

Alors... moi je suis linguiste, c'est-à-dire quand je vous ai dit j'ai fait mes études tardivement, que j'étais boulimique, donc je me suis inscrite à l'université pour faire langue... Donc j'ai fait... espagnol, j'ai fait portugais. Et, quand on fait langue, on a des modules de linguistique et ça m'a passionné et donc j'ai travaillé là-dedans.

Et puis, je suis devenu... auteur de logiciels en linguistique et quand j'ai 54 ans aujourd'hui et quand je suis arrivée à 50 ans, j'ai décidé de réaliser mes rêves, c'est-à-dire qu'avec mes droits d'auteur, je peux me permettre de... de me consacrer à l'écriture et donc j'écris actuellement.

**D'accord, bon beh, est-ce que vous voulez rajouter quelque chose... ?**

Non, je vous remercie.

**Ok beh, merci à vous.**